

Paroles, objets et art contemporains

Tombeau de la musique contemporaine

le blog de François SERVENIERE

http://www.esolemproduction.com/20110629_BLOG_ParolesObjetsEtArtContemporain.pdf



A part leurs énormes pavés théoriques et presque illisibles qu'il faut se "taper" pendant les études, que font les idéologues de l'art contemporain ? Que font ces théoriciens de l'inutile ? J'en apprend plus sur l'architecture en allant visiter Rome, New-York, Paris, qu'en me plongeant dans les discours, en écoutant les œuvres musicales des génies du passé et du présent qu'en lisant les critiques ou les théories fumeuses.

La seule preuve qu'on puisse donner et laisser au monde d'une vérité éclairante sur l'époque que l'on vit est le "faire". Le "dire" sera toujours inférieur, en expression, en énergie, en témoignage, en transmission des savoirs. La seule preuve de notre existence créatrice qu'on puisse laisser à nos contemporains et aux générations futures est notre "œuvre", celle qui est palpable au sens physique du terme. Critiquer, parler, fustiger, vilipender, frapper d'ostracisme peuvent se résumer en fait en deux mots au bout du compte : « *verba volant* ». Les écrits, les objets, les constructions restent, éclairent le futur. Les paroles s'envolent avec le vent qui passe et sont au sens strict secondaires, accessoires. Que faire dans ce monde schizophrène aux moyens de communication délirants où la parole est devenue centrale dans les médias, où toute personne souvent même sans aucune expérience dans un domaine se permet de critiquer et juger autrui, son métier, ses compétences, son être enfin dont elle ne connaît stricto sensu ni l'alpha ni l'omega, où le pouvoir est détenu par les gens qui parlent alors qu'il devrait être détenu par les gens qui font ? Que faire contre ce délire de communication ? Que faire contre cette orgie inutile de mots ? Enfin que faire quand les trois chiennes de garde, méchanceté, connerie et jalousie, chassent en meute, cherchent un os à ronger et pourchassent l'animal blessé jusqu'à l'hallali ? La France actuelle dans toute sa splendeur. Des *Fables* de La Fontaine à tous les coins de rue !

Que faire donc ? Ce que préconisait mon vénérable grand-père, Rémy Gourdin-Servenièrre (1889-1975) : « *bien faire et laisser braire* ». Je n'avais pas encore fait l'exégèse du texte. Pour ceux qui n'auraient pas bien saisi, la phrase signifie donc « *faire son métier le mieux possible et laisser parler les ânes* ». Au pays du socialisme jaloux défendu par la minorité d'un peuple qui ne supporte plus depuis 1789 qu'une tête dépasse pourvu qu'on guillotine ici ou là scientifiquement, physiquement ou symboliquement tout ce qui excède la norme ou la moyenne, il savait de quoi il parlait. C'est affolant de voir comment ce territoire s'est effondré philosophiquement, créativement comme productivement sous les coups de boutoir de cette bêtise humaine au ras du sol colportant ragots et médisances comme le pain quotidien, sous la pénétration imposée à tout le corps social de leurs théories fumeuses d'idéologues sectaires, nuls en tout et bons à rien, aux productions dont personne ne veut pas même dans leurs quartiers où ils auraient pu rendre un service de proximité qui aurait constitué un bon début bien que leur seuil de Peter aurait été franchi immédiatement, tendance désormais ordinaire jusqu'au sommet de l'État et fière de l'être, se présentant comme chantre et nombril de la raison et du savoir, défendant la stupidité institutionnelle incarnée aux yeux du monde comme étendard national, voulant l'exporter ailleurs alors que personne n'en veut. Comme on les comprend ! Partager cette régression intellectuelle et juridique manifeste, dans tous les domaines, à quoi bon ? L'humain préfère le progrès, de tout temps. Il ne suffit pas de s'en goberger de mots et d'élucubrations fâcheuses, notoirement inopérantes. Il faut le vouloir, le faire, le construire, l'incarner. De plus, cette idéologie a toujours préféré le chaos, les voleurs et les criminels, de préférence en liberté : de notoriété publique c'est son fond de commerce historique. Ses extrêmes recommandent littéralement dans ses textes et de tuer, de voler, de violer, d'incendier, d'accrocher ceux qui ne sont pas dans sa norme à des crocs de boucher. Ils ont appliqué le programme à la lettre. Ils sont toujours au bord de le recommencer.

Pharmacien de formation comme son fils mon père, indépendant par profession, philosophie et religion, il avait "pratiqué la chirurgie" (euphémisme) pendant la grande boucherie des tranchées de 14-18 lors de laquelle il obtint la Croix de Guerre. Des hommes de terrain, des vrais, pas des bureaucrates technocrates veules et profiteurs tel qu'il en pullule aujourd'hui comme dans une fourmilière ! Mais est-ce si facile de ne rien écouter, de ne rien entendre, quand les torchons et les tas de fumier sont mis en batterie par des salauds à la solde de médiocres pour déstabiliser, pour détruire les gens et leur famille, leur carrière, leurs projets, leurs espérances... ou tout simplement pour tuer ? Il faudrait être sourd. Quant à cette médiocrité affligeante qui se positionne comme référente parce qu'elle est étatiste ou dépend d'un quelconque service public ou assimilé, pourtant indispensable dans sa version utile, honnête, juste et impartiale, qui a oublié jusqu'à la signification originelle du terme « **Service Public** » qui signifie dorénavant pour eux tout d'abord « **se servir** », je lui demande juste de regarder ce qui se passe dans la sphère privée avant d'insulter à tort et à travers un monde intellectuel, productif et créatif qui exporte ses créations et productions avec succès, qui a déjà vingt années d'avance au minimum sur ce peloton d'éléphants avachis parce que gavés et engraisés sur le corps d'un peuple spolié et appauvri selon le bréviaire marxiste-léniniste jusqu'à l'os, jusqu'à l'insupportable ! Parce que tout simplement quand on a un minimum d'intelligence, de bon sens, choses assez rares en ces endroits de pure idéologie, on ne tue pas ce qui nous nourrit, sinon cela s'appelle scier la branche sur laquelle on est assis. Pour conclure ce chapitre, n'a-t-on pas affaire ici de manière évidente pour l'édification future de notre histoire contemporaine à ce que l'on appelle communément la **Dictature de la Médiocrité**, maladie qui s'est emparé d'un pays autrefois grand et illustre, phénomène pathosociologique bien décrit au siècle dernier par la phrase mémorable de Winston Churchill qui synthétisera pour l'avenir le drame vécu par les peuples infectés, charge à la descendance des auteurs de ce crime politico-économico-social d'assumer le pathétique et lourd héritage : « *Le socialisme, c'est la philosophie de l'échec, le credo des ignares et le prêche des envieux, sa mission est de distribuer la misère de manière égalitaire pour le peuple* ». Parce que le domaine idéologique prétendument purifié se distinguera toujours par une tare héréditaire résumée magnifiquement par Albert Camus : « *Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde* ».

Certains me répondront par le célèbre aphorisme de Nietzsche revendiqué aussi par Goethe, deux allemands : « *Ce qui ne te tue pas te rend plus fort* ». Désolé, quand on tape sur quelqu'un à bras raccourcis sans cesse, moralement ou psychologiquement quand ce n'est pas physiquement, je doute que les résistances de cette personne soient infinies. Peu de rescapés des goulags, des laogai et des camps de la mort ! Les survivants ne sont pas toujours les meilleurs d'entre les internés par ailleurs. Et puis, un détail qui tue, si l'on peut dire : « *Les morts ne peuvent plus parler pour se défendre ; on ne peut savoir si la violence contre eux les a rendus plus forts !* » Étonnant de plus de voir le nombre de savonnières ou savonnières de planches aux enterrements ! Ça pleure, ça gesticule, ça renifle, ça pontifie, ça glorifie... De manière souvent inversement proportionnelle aux regrets ressentis face à la disparition du défunt...

Revenons, à la suite de cette première exclamation viscérale issue de l'expérience et des échecs de la vie, au rôle de l'art contemporain, à la place de la théorie et de la critique dans cette expression artistique. Il faut en premier lieu replacer le contexte du "faire", du "enseigner" et du "dire" grâce à la phrase tellement éclairante du compositeur Robert Schumann (1810-1856) à ce sujet : « *Dans toute discipline, les gens qui y participent se répartissent en trois catégories : au sommet ceux qui la font, en dessous ceux qui l'enseignent et enfin en dessous ceux qui en parlent* ». Premier réflexe donc quand nous avons affaire à un beau parleur, catégoriser sa parole : est-ce celle d'un **agissant**, d'un **enseignant** ou d'un **commentant** ? Il paraîtra évident à tous et toutes que cette simple analyse suffit à accréditer la parole de celui qui parle. Donc, pas besoin de deuxième réflexe, le primordial expurgera instantanément la problématique. Comme tout le monde, j'aime le commentateur qui sait de quoi il parle parce qu'il pratique la discipline, à l'instar des Maîtres bâtisseurs de cathédrales ou des Compagnons du devoir actuels, qui formaient et qui étaient écoutés parce que leurs constructions parlaient pour eux. En cette période de cacophonie des mots, nous sommes obligés de revenir à l'essentiel et de nous poser, de poser à autrui, les questions fondamentales : « *qu'elle est ton expérience pour parler ainsi ?* » et « *montre-nous ta cathédrale pour appuyer tes dires !* » L'individu qui a construit ses cathédrales peut parler et instruire de ces choses. Celui qui ne l'a pas fait, écoute, apprend, apprend à faire... et après peut se mettre à enseigner et à commenter.

Sinon, il se tait.

Constats qui ramènent l'hystérie et le caractère abscons de l'art contemporain - appuyé, défendu, justifié, noyauté, tribalisé par une cohorte d'idéologues, de théoriciens, d'interprètes mécaniciens, de pédagogues non praticiens, de chercheurs qui ne trouvent jamais, de faux démiurges, de relais d'information, d'appuis politiques, professionnels et médiatiques de toutes sortes, toutes personnes qui ressemblent aux grands prêtres d'une secte et qui ne sont en fait que la technostructure des commissaires politiques du parti unique et dominant sur laquelle vivent, croissent et se reproduisent toutes les sociétés dictatoriales, telle une espèce de nouveau clergé qui vit des prébendes publiques et du mécénat privé sans se poser les vraies questions et les vraies constatations suivantes - à des querelles de cours d'écoles ; qui se résument ainsi, crûment :

- Toute musique actuelle (comme tout art et plus généralement toute manifestation humaine) est contemporaine par essence de son époque, comme toute musique ou tout art de toute époque au moment où elle est vécue. Associer donc une période musicale à un terme générique de l'histoire est un contre-sens, voire une escroquerie intellectuelle, comme il l'a déjà été précédemment démontré. Puisque la musique contemporaine est celle d'aujourd'hui, celle d'hier est celle du passé, celle de demain celle du futur. En s'érigeant *contemporains* par définition, ces faux démiurges ont accaparé le présent sans jamais à avoir à justifier de leur incapacité manifeste à s'associer au progrès réel qui les dépasse tout le temps, comme se sont affublés du nom de *progressistes* ceux qui sont incapables de progresser et d'évoluer avec leur temps. S'auto définissant comme *personnes de progrès* ou comme *artistes contemporains*, ils peuvent donc rester figés dans une idéologie ou une pratique artistique qui de notoriété publique procède d'un statu quo invariant depuis plusieurs dizaines d'années au moins, voire plus d'un siècle au pire. Eux-mêmes constatent dépités que la musique a moins évolué en 100 ans sous leur influence qu'en 30 au cours du XIX^e siècle sous un système ouvert et libéral. Dans la deuxième partie du XX^e siècle, le progrès technologique - donc économique et social par la communication globalisée - est le seul fait du monde libéral, de la Silicon Valley entre autres. Le progrès est nécessairement libéral, la régression nécessairement socialiste. L'idéologie collectiviste appliquée - même combat dans la musique contemporaine - est nécessairement régressive alors que la liberté d'agir et de créer tous azimuts permet de laisser les idées au grand air, le progrès *réel* - là non rhétorique ou théorique - faisant nécessairement tâche d'huile. Ce qui motive intrinsèquement l'être créatif (notoirement libéral) est d'obtenir les conditions les plus favorables, les moins contraignantes, pour exercer ses talents afin de les amener à l'excellence dont il est capable, à la recherche d'une perfection élitiste étrangère au concept de moyenne. Ce qui motive intrinsèquement le collectivisme, c'est de raboter toutes les inégalités par la contrainte généralisée pour ramener tout à la moyenne, ce qui ne peut in fine qu'aboutir au nivellement de la créativité et du progrès global dont profiterait finalement la collectivité toute entière par la richesse créée. Une locomotive puissante, légère, moderne et rapide attire l'ensemble vers l'excellence. Un vieux train de marchandise poussif, lourd et usé, emmène l'ensemble lentement. Vers où ? On ne sait jamais ! L'État est nécessaire dans ses fonctions primaires et régaliennes. Sinon, c'est le chaos. Au-delà il entre immédiatement dans le champ de ses incompétences. « *L'État n'entend rien à l'art* » avait énoncé avec une justesse historique Gustave Courbet. Que dire de plus ? Triste d'être obligé encore de répéter à notre époque "moderne" ces lapalissades quand tous les pays touchés par les syndromes collectivistes et étatistes s'écroulent les uns après les autres sans exception, le nôtre y compris. Merci les idéologues "chimiquement purs" de nous avoir fait passer « *de la lumière à l'obscurité* » ! On ne peut dire moins. La France est devenue sinistre sous le socialisme qui d'ailleurs nulle part n'a jamais eu d'autre couleur. Il faut avoir le courage de le dire haut et fort. Quelles que soient sa forme ou sa couleur, qu'il soit de droite ou de gauche ou des extrêmes, qu'il baigne dans le sang ou les déjections, qu'il soit enrobé de chocolat ou de confiture, le socialisme n'a jamais vraiment et nulle part changé de nature profonde : c'est un crime contre l'humanité. Sa musique et son art contemporain officiels n'ont pas créé d'autre ton : de la sinistrose. Les italiens au moins sont linguistiquement honnêtes : *sinistro* = gauche. Le socialisme est une religion de crétins et à ses extrêmes, de criminels. Le langage international de la musique est italien : *piano, fortissimo, a*

piacere, al dente... Le *bel canto* est l'art du beau chant. Là-bas, on aime la musique, la belle musique, la mélodie, interdites de séjour derrière les barbelés et les bunkers de la musique contemporaine française. A choisir entre le climat musical *appassionato*, *amoroso* et *festivo* italien qui réjouit l'âme et les sens, et les goulags artistiques français, qui pourrait m'accuser de choisir mon camp, *the best* ? L'amour m'a donné la vie sur les bords du Lac de Côme. On n'échappe pas à sa nature !

- Le public n'a pas toujours tort. Il choisit la musique contemporaine dont il a besoin et rejette celle qui l'emmerde. La musique est aussi nécessaire que l'air, l'eau, la terre et le feu. N'est-elle pas le produit des autres éléments, la fille de la nature ? Le public sait que les poisons et les lieux géographiques délétères existent, c'est pour cela qu'il les évite, naturellement, instinctivement. Il en va de même pour la mauvaise musique, il la rejette par instinct, sentant bien qu'il s'y empoisonnerait ou y périrait s'il s'y jetait. La mauvaise musique est aussi destructrice que les mauvais aliments, les gaz toxiques, l'eau croupie, les idéologies perverses, mensongères et au bout du compte manipulatrices. L'homme moderne en rejetant totalement une musique qui ne lui plaît pas agit avec ses premiers instincts comme l'être biologique qu'il est avant toute chose, car la musique parle à tous les cerveaux, du limbique au cortex. C'est pour cette raison que la vraie et bonne musique est si puissante, parce que l'on s'y adonne et abandonne corps et biens, en toute confiance. Les gammes tempérées et leurs déclinaisons tonales ne sont pas des idéologies ou des dogmes inventés par les hommes, ce sont des faits naturels, des découvertes scientifiques anciennes et aussi essentielles que les couleurs fondamentales rouge, jaune, bleu. On ne peut lutter contre la nature car « *chassez le naturel, il revient au galop* ». L'arc-en-ciel, comme les musiques atonale, spectrale ou contemporaine, contient toutes les couleurs, certes. Il n'empêche que le caractère, la personnalité, le tempérament se distingue toujours grâce aux couleurs principales, avec la simplicité qui va toujours de pair avec la synthèse.

- Dans tout art il y a une métaphore du progrès. Mais il y a aussi la nécessité d'être éclairant. Quand un artiste prétend que « *Dans mes écrits, dès que je sens une référence, je la supprime* », il est prétentieux, arrogant et malhonnête, parce que s'il avait la connaissance totale et la science infuse qui lui permette une démarche aussi absolutiste, il devrait livrer page blanche ! Quel cuisinier ou architecte pourrait parler ainsi, se dire qu'il n'utiliserait jamais aucune référence, aucune recette ? Un fait : nous ne sommes que références et récurrences, il fallait le dire ! Qui nous ramène ensuite à la phrase célèbre d'un professeur de composition du conservatoire de Paris, furieux après l'exécution publique de l'œuvre d'un de ses élèves, le fustigeant en lui assenant un « *Je n'aime pas vos quintes et vos octaves* »... En fait quintes et octaves justes interdites par l'idéologie dominante alors que l'époque ne voulait entendre que des octaves et des quintes diminuées, soit les écarts théoriques de 4+ ou 5- appelés le triton satanique à l'époque classique et de 7+ ou 8. Sans commentaires mais phrases authentiques qui éclairent sur la situation suivante : « *ou quand l'idéologue et l'idéologie pêtent un câble* ». Souvent, beaucoup trop souvent... Pour comprendre le ridicule avancé, comment réagirions-nous si un professeur idéologue des Beaux-Arts interdisait à ses élèves de peindre en rouge, bleu ou jaune ; si son homologue de l'École d'Architecture interdisait aux siens de dessiner des cubes, des globes ou des pyramides ; celui de l'École Navale de dessiner des carènes qui flottent à l'image des animaux marins ; celui de l'École Normale Supérieure d'écrire à l'imparfait et au futur ; celui de Sciences Po interdisant la connaissance et l'usage de la théorie de l'offre et de la demande ? Il(s) passerai(en)t pour un(des) crétin(s) !

C'est tout simplement de cela qu'il s'agit.

Conclusions :

- La **première erreur** d'un certain art contemporain est de vouloir supprimer les références à d'autres époques. Les feuilles et les branches d'un arbre (que l'on pourrait comparer aux artistes et aux voies artistiques) pourraient-elles continuer à vivre si l'on coupait le tronc ?

-

- La **deuxième erreur** d'un certain art contemporain a été de se couper de son public, pensant qu'il pouvait exister sans lui.

- La **troisième erreur** d'un certain art contemporain a été de "passer par les armes" tous ceux qui ne pensaient pas comme lui. Fascisme et totalitarisme peuvent-ils rimer avec art et liberté ?

- La **quatrième erreur** d'un certain art contemporain a été d'oublier par son discours doctrinaire, le plaisir et l'humour, le bonheur et la félicité, essences essentielles de la musique. Basique !

- La **cinquième erreur** d'un certain art contemporain a été de manquer d'intelligence et de ne pas voir assez tôt qu'il faisait fausse route, entraînant par là même dans sa dérive sectaire de multiples talents sincères après les avoir dépouillés de toute leur richesse humaine et créative dans une période où le cynisme et la déprime ambiants auraient eu grand besoin qu'on leur oppose une vision grande, généreuse, joyeuse, éclairée sur la vie, la destinée, le futur. Qu'on leur apporte par l'art, une vision d'espérance et d'amour, un projet d'avenir, un chemin éclairé. Philosophique ! Quasi spinozique !

Et puis, et puis, et puis... Je ne suis pas aussi docte - et pas du tout musicologue - que mes confrères *néo* dont j'admire et soutiens les positions, les combats, la science musicale. Je leur laisse donc la partie théorique. Je m'en tiendrai à la partie symbolique, pratique, humaine et sentimentale. Le terreau sur lequel croît la musique. Dans cet espace, je n'oublierai jamais que je suis un homme, un frère, un père, un mari, un ami, un copain, un collègue. J'ai donc des humains dans mon entourage (!), pas que des cerveaux plutonien détachés de la terre qu'ils foulent, de l'eau qu'ils boivent, de l'air qu'ils respirent, des corps qu'ils touchent, mais aussi des êtres de chair et d'os, des êtres sensibles remplis de sentiments et de sensations au quotidien. Et la question centrale posée à ces humains est : « *En quoi cette musique contemporaine inaudible peut-elle m'aider au jour le jour, dans ma relation avec les autres, alors qu'elle n'évoque et ne sait que parler d'horreurs, de conflits, de crimes, de sombres desseins, de couleurs noires et grises, des bas fonds de l'humanité ?* » Je ne métaphorise aucunement et gratuitement dans mon esprit en ces mots. Je ne fais que pratiquer l'analogie entre les couleurs objectives de cette musique - l'horreur, le chaos, etc.- et les situations sociales, humaines, naturelles qu'elle m'évoquent sensiblement. Alors oui, cela déplaît, forcément ! Las, je suis un bio, pas un robot. J'ai encore des sens, une âme, des sentiments et des sensations. Je me fie à eux plus « qu'à n'importe quels arguments cartésiens ou constructions scientifiques. Enfin, toute la polémique devient claire quand on connaît l'origine idéologique des adeptes de la *musique contemporaine*, car celle-ci fût depuis le début défendue politiquement par des extrémistes, des gens qui détestaient l'humanité tant qu'elle n'était pas astreinte à leurs objectifs obligatoires de progrès. Leurs comportements à l'égard de ceux qui s'opposèrent à eux n'aura jamais rien dit d'autre : « *Tous au goulag ! Des nauséabonds, des populistes ! L'extrême-droite en personne !* » La *reductio ad hitlerum* comme seul argument ! Le discours et la rhétorique historiques ne différèrent guère de ceux des procès staliniens. Soit « *Combien de morts encore pour l'avènement de ce progrès ?* » En fait, cette *musique contemporaine*, comme l'idéologie *progressiste* qui la sous-tend, n'a jamais autant aimé que ce qu'elle a dénoncé depuis toujours : la dictature par la dialectique, les organisations humaines construites sur des impasses idéologiques, les champs de mines et de ruines, les criminels sanguinaires, les peuples assujettis à sa pensée unique, ceux que l'on déplace ou extermine sur place s'ils ne veulent pas de déplacer pour faire place nette à la *nouvelle société*, à l'*homme nouveau*, les sociétés où les humains sont transformés en zombies et en clones voire en tablettes de nourriture après euthanasie à un âge prédéterminé, 67 ans selon certains théoriciens (programme du socialisme en résumé)... Là aussi, je vous laisse compléter la liste. D'ailleurs, on n'utilisa cette expression sonore au cinéma dans les cinquante dernières années que pour illustrer ces horreurs.

Las, après ces constats, j'ai bien peur que cette "musique", ce style, ce genre, ces couleurs ne puissent jamais m'aider, et quiconque dans l'avenir mélomane ou non, dans mes projets et besoins utilitaristes, sentimentaux et sensationnels que la musique ancienne jusqu'en 1930 prolongée au cinéma et dans la variété en se métamorphosant naturellement, a comblé chez tous les humains. En effet, compositeurs d'aujourd'hui, essayez donc d'écrire, avec le matériau de la musique contemporaine, des berceuses, des lettres d'amour, des hymnes, des cantates, des danses et des chants de groupes pour se réunir autour d'un feu, des évocations naturelles, des paysages enchanteurs, des bains avec sa dulcinée dans des fontaines d'eau chaude, du temps passé à se doré au

soleil, le lever et le coucher de ce dernier, la lune et le vertige du cosmos, la caresse du vent sur la peau, la beauté, la joie de vivre, le rire... A vous de compléter la liste infinie des styles et genres de musiques associés aux bonheurs de la vie ! Las, vous n'y arriverez jamais. Il n'y a pas d'amour en ces lieux. L'amour et la musique sont liés à la création de l'univers depuis son origine, à son langage et ses briques primitifs. Ils en sont la substance même. Sinon il n'y aurait jamais eu de vie en son sein. Par opposition, cette musique contemporaine, ce style, ce genre, ces couleurs, n'auront à jamais été destinés qu'à l'évocation de l'horreur, des déchets, des déjections, du cauchemar, du chaos, de la mort. La musique contemporaine déteste la vie, c'est un euphémisme. Je vous laisse ici aussi compléter la liste, l'art contemporain du XX^e siècle (sic!) n'ayant jamais été avare à ces sujets. Réécoutons alors le *Requiem* de Mozart ! Comment parler de la mort avec autant de joie et d'espoir, de dignité et de hauteur de vue, d'espérance dans l'humanité, tout ce qui manque à ces compositeurs contemporains. On ne pourra malheureusement jamais mieux faire. A l'adresse de ces idéologues qui se gobergent d'une musique détestée universellement par les humains, édifiée pour dénoncer moralement les crimes des années 1930, 40, 50... - la ficelle commence à être un peu usée - il me paraît désormais plus "convenable" (le mot va faire hurler, car il émane des "conventions", l'abominable univers détesté par le faux moderne qui continue pourtant à utiliser sa langue natale si "conventionnelle" pour s'exprimer toujours avec beaucoup de recherche linguistique remplie de "conventions"), ou moderne, d'accepter le progrès tel qu'il se présente et que la presque totalité des humains accepte, de composer « *une musique belle en soi* » (Khatchatourian) qu'une musique sinistre, car « *la beauté sauvera le monde* » (Dostoïevski). Pas les horreurs musicales qu'ils composent !

L'art étant un phare pour l'humanité, quand il induit celle-ci vers le chaos, comment s'étonner que la société devienne chaotique ? Une dernière constatation psychosociologique. Je demande souvent à des artistes plasticiens et des écrivains "contemporains" - là c'est le terme de la langue française que j'utilise et non le déterminant stylistique - la musique qu'ils écoutent en créant et en écrivant, ce qui comme chacun sait est presque un quasi *modus vivendi* de l'artiste non attaché à la création sonore. Oui, car dans ce dernier cas, écouter de la musique en créant de la musique provoque un phénomène stérilisant, c'est incontournable et logique. La réponse est alors sans détour et univoque. En musique classique, les choix éclectiques semblent s'arrêter aux années 1930 pour les plus cultivés. En variétés, musiques de films, jazz et chansons actuelles, toutes jusqu'aux dernières créations les plus récentes sont évidemment plébiscitées. C'est d'ailleurs la vraie musique contemporaine. La musique contemporaine d'essence classique semble, même chez les contemporains plasticiens et écrivains qui tiennent un discours analogue aux compositeurs contemporains, unanimement rejetée comme source d'inspiration. De même lorsqu'on demanda aux interprètes de l'EIC (Ensemble Intercontemporain - IRCAM) la musique qu'ils écoutaient le soir en rentrant chez eux "pour leur plaisir", les réponses là aussi furent unanimes : du jazz. En somme, certainement pour se laver les oreilles de tant d'horreurs subies en journée de travail. Le conducteur de rame de métro ne pense pas autrement, c'est un fait. Mais bon, tant que l'interprète de *musique contemporaine* ne consulte pas, ne réclame pas de dédommagements à son employeur pour maladie professionnelle ou mise en danger de la vie d'autrui par pollution sonore, ne demande pas à son syndicat de le représenter pour cause d'atteinte à son équilibre physique ou mental, l'honneur est sauf. Je ne suis pas certain par contre que le contribuable qui voit ses impôts utilisés de manière outrageusement inutile à la collectivité, sauf à quelques créations de logiciels loin d'être dernier cri, soit du même avis. Les discours creux finissent par lasser et coûter très cher, ce n'est pas nouveau, surtout quand ils doivent masquer une créativité musicale au bord de l'asphyxie et du stade terminal.

Il y a un domaine qui rapproche la musique et les arts de la politique, c'est de l'ordre de la vérité. On me rétorquera qu'il n'y a pas une vérité, qu'il y a des vérités... Le relativisme est toujours en marche. C'est même lui qui ouvre les portes aux plus gros mensonges puisque toute vérité comme tout mensonge peut avoir le même niveau médiatique... Désolé, en musique, on ne peut mentir, "cela sonne faux" tout de suite. En politique, idem. Et la crise de celle-ci dans nos pays est du même ordre que dans cette *musique contemporaine* car le mensonge, la médiocrité, le je-m'en-foutisme adossés à la prétention la plus aigüe ont été associés dans un mouvement idéologique, professionnel, administratif et social pour

imposer les pires et les plus banales expressions, les corruptions et le clientélisme le plus vil, les plus grosses ignominies comme seules réalités acceptables. Le problème est que tout le monde sait repérer un menteur politique pathologique (une espèce très développée à notre époque) comme un mauvais musicien ou un médiocre compositeur. A la télévision, c'est encore plus criant malgré les discours préparés par des agences de communication qui préparent les éléments de langage, organisent et enrobent les mensonges grâce à l'art de la communication, ce nouvel avatar de notre monde moderne qui pollue l'atmosphère et les ondes du matin au soir et empêche la vérité de faire son chemin. Ils ont juste oublié qu'ils s'adressaient à des gens, oui, à des gens, *des vrais gens*, à des sens, à des intelligences, à des esprits bien plus cultivés, bien plus affûtés fondamentalement que leurs études qualitatives et quantitatives avaient bien cru leur en fournir. Du pain et des jeux comme seul mode de gouvernement ! La façon dont le peuple, *les gens*, se moque des élites en trafiquant les sondages est édifiant à ce titre. Encore une science nouvelle à mettre à la trappe ! On ne maîtrise plus le peuple alors qu'on pouvait espérer par cette technique médiatique, le prévoir, l'anticiper, le manipuler et en fin de compte le *shunter* au bénéfice des oligarques, d'une clique, d'une caste qui n'aurait plus eu aucun compte à rendre... Dommage, c'est raté !

Quand l'art de la communication devient l'art du mentir, en musique et en politique, le désastre n'est jamais très éloigné, c'est une évidence désormais constatée par tous. Car depuis toujours les poubelles de l'histoire sont grandes ouvertes pour les menteurs et leurs mensonges. Quand en plus c'est en bandes organisées depuis le sommet de l'État que ces escrocs nous font sempiternellement la leçon et la morale en nous vidant les poches au minimum, avec l'appui de la force de la loi, cela devient pire qu'insupportable. Le renversement de la table devient alors plus que nécessaire.

La musique contemporaine est du bruit scientifiquement organisé sur du papier, une bande ou un ordinateur, et interprété par des instrumentistes, ou pas. En effet, hors organisation musicale, chaque note de chaque instrument de musique n'est qu'un bruit, qu'il soit beau, pur, esthétique ou pas. On pourrait donc dorénavant appeler cette musique, dont l'unique but est l'organisation scientifique des sons de manière horizontale et verticale et la suppression de l'émotion ontologique humaine, *l'a-musique*. En effet, une musique n'est pas, elle est donc *a* (privatif) si l'émotion n'est pas présente.

La musique classique, romantique, moderne - tout ce qui précède 1945 et s'est continué après sous la forme *néo*, tout ce qui est consonant, dissonant, modal, tonal, atonal, déstructuré ou pas mais audible, qu'il soit organisé sur du papier, une bande ou un ordinateur et interprété par des instrumentistes ou pas - est un langage universel qui touche les esprits et les cœurs au plus profond. Je continuerai donc, comme tout le monde, de l'appeler *la musique*.

En conclusion, je remarque que les quolibets, les insultes et les noms d'oiseaux commencent à pleuvoir depuis ces simples constats effectués, à défaut d'être capables d'argumenter par écrit, face à face ou arguments contre arguments, donc de laisser des traces du débat public aux générations futures. Ma réponse est simple : « *les chiens aboient, la caravane passe* ». Le futur s'écrit dorénavant sans eux. On a déjà assez perdu de temps dans cette stérile et inutile polémique qui dure depuis 70 ans. Le débat est clos. La vie et la belle musique nous attendent maintenant, les idéologies mensongères ayant montré partout leurs limites jusqu'à l'activité criminelle et/ou mafieuse qui est leur destin, leur territoire unique, leur principale méthode avec la manipulation perverse, à l'instar de toutes les idéologies qui tournent sempiternellement en dictatures puis en pogroms, et finissent les unes après les autres à la poubelle de l'histoire avec un bilan en millions de victimes.

François SERVENIERE,
compositeur,

juin 2011- mai 2014 à Blangy-le-Château, France